

Luc Lacourcière entre l'éphémère et la durée

Luc Lacourcière, *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, Édition préparée par André Gervais, Montréal, Fides, 2009, 448 p., ISBN 978-2-7621-2985-4

André Gaulin

Volume 8, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045261ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045261ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Gaulin, A. (2010). Luc Lacourcière entre l'éphémère et la durée / Luc Lacourcière, *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, Édition préparée par André Gervais, Montréal, Fides, 2009, 448 p., ISBN 978-2-7621-2985-4. *Rabaska*, 8, 122–130. <https://doi.org/10.7202/045261ar>

Luc Lacourcière entre l'éphémère et la durée

ANDRÉ GAULIN

Professeure émérite, Université Laval

Luc Lacourcière, un chercheur patient et méticuleux

Luc Lacourcière, le chercheur curieux et polyvalent, avait toute l'éternité devant lui. De sorte que la mort l'a surpris ! Telle est la pensée qui m'a trotté dans la tête en terminant les *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, édition préparée et textes présentés et annotés par le professeur André Gervais qui y écrit notamment en page quatre de couverture : « Ceci est le premier livre de Luc Lacourcière (1910-1989), pionnier au Canada de l'enseignement universitaire du folklore (1944) et pionnier au Québec de l'édition critique (1952) ».

Cette affirmation d'un premier livre, posthume, peut sembler surprenante pour ceux qui, avec raison, voient en Lacourcière un monument du savoir littéraire autant universitaire que populaire savant, ce dernier champ ayant fini par oblitérer tout son temps. Il est pourtant exact que le professeur Lacourcière n'a pas signé de publication sous forme de livre, à titre singulier. L'homme de lettres n'en restait pas moins un érudit qui accordait à son travail d'enseignement et de collecte la majeure partie de son activité professionnelle, y allant de nombreux articles notamment dans *Les Archives de folklore* qu'il fondait (ces cahiers étaient issus de la chaire du même nom créée en 1944 à l'Université Laval), dans *Les Cahiers des Dix*, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, dans *Recherches sociographiques...* En fait, le Lacourcière qui dirigeait une centaine de thèses, qui faisait une cueillette phénoménale de chansons orales au cours des années autant au Québec qu'en Acadie, qui établissait des relevés comparatifs de ces chansons en tenant compte des versions européennes d'où elles étaient parties, ce Lacourcière-là devenait en un sens, au fil des jours, aussi anonyme que les auteurs populaires anciens et participaient comme eux à un monument collectif.

Détour par un profil de carrière

Pour mieux comprendre le cheminement intellectuel de Luc Lacourcière, il faut se reporter à son profil de carrière tel qu'il le décrit au professeur Aurélien

Boivin qui l'interviewe en 1977 pour la revue *Québec français* (numéro 27). « La vie est faite d'une succession de hasards » avoue-t-il d'entrée de jeu, ce qui est particulièrement vrai dans son cas. Et Lacourcière de raconter au professeur Boivin toute une période mal connue de sa vie, celle qui va de 1934 à 1944, date de son entrée officielle à Laval. Il y a là dix années intenses où Luc Lacourcière va à la fortune des emplois qui s'offrent à lui, car choisir les lettres sans être clerc en 1932 – il a terminé une licence en 1934 à l'École normale supérieure, la Faculté des lettres n'étant pas encore fondée – c'était un peu se condamner au chômage ! Quel rappel de l'histoire récente fait-il alors – car 80 ans, c'est si peu – quand Lacourcière dit à Boivin : « Mais il n'y avait pas un seul laïque qui enseignait dans les collèges (classiques) à ce moment-là. J'en étais réduit à donner des cours privés ». C'est ainsi que, grâce à Auguste Viatte, il se retrouve pendant dix-huit mois professeur de littérature à Porrentruy, Suisse. C'est là qu'il prend contact avec le folklore, grâce à des sociétés d'émulation. On le retrouve au Québec en 1937, à nouveau sans emploi, affirmant que son séjour européen lui a permis de mieux discerner la réalité d'ici, surtout qu'en Europe il s'est intéressé à Ramuz qui pose le problème de l'identité de la Suisse romande dans les mêmes termes que Crémazie le faisait pour la réalité dite canadienne dans ses lettres à l'abbé Casgrain, en particulier celle du 29 janvier 1867. Lacourcière n'est pas insensible à la quête identitaire qu'il approfondit en répondant à Camille Roy qui l'invite à travailler à la rédaction du *Compte rendu* et des *Mémoires du deuxième congrès de la langue française au Canada*, un ensemble de quatre volumes et plus de 1800 pages. On le voit, ce type de travail le prépare autant à une édition critique qu'à la cueillette de chansons folkloriques. En 1938, on le retrouve professeur de latin à Rigaud, parmi les premiers laïques des collèges classiques. S'étant ainsi rapproché de l'Outaouais, le hasard lui fait rencontrer des compatriotes beaucerons dont Évelyne Bolduc, folkloriste, comme lui de Saint-Victor, et le réputé Marius Barbeau.

C'est ainsi que Lacourcière en arrive à accepter de travailler avec Barbeau sur la chanson folklorique, choisissant notamment deux folklores très anciens, « Les Écoliers de Pontoise » et « La Vieille Magicienne », sur lesquels il publiera des articles dans les « Archives de folklore » et qu'on retrouve dans le livre édité par les soins d'André Gervais. Ayant obtenu, en 1939, une bourse des fonds Carnegie, Lacourcière doit renoncer à se rendre en France où la guerre éclate à l'automne. Le professeur licencié travaille alors près de Barbeau à Ottawa tout en effectuant des recherches aux États-Unis auprès des spécialistes folkloristes de New-York, Washington et Philadelphie, marqués en particulier par le médiéviste musicologue John Beck, et par l'anthropologue Frank Speck qui avait recueilli des contes chez les Naskapis et les Montagnais de la Côte-Nord. En 1943, une deuxième bourse de la

Fondation Guggenheim en faveur de l'étude du folklore lui est accordée. Ainsi formé – et formé à bonne école, faut-il le souligner – par des chemins souvent tracés par les circonstances, Luc Lacourcière devient professeur à l'Université Laval en 1944, titulaire de la nouvelle Chaire de folklore, fondant les Archives de folklore avec Félix-Antoine Savard et Marius Barbeau. Les cahiers des *Archives de folklore* qui émanent de la Chaire commencent à paraître en 1946.

Lacourcière mène alors de front ses tâches d'enseignement de la littérature de France, du Canada français et du folklore, un ensemble de cours plutôt écartelant ! De plus, ses étés sont souvent consacrés à la cueillette de contes et de chansons, spécialement au Québec et en Acadie.

Une notion du temps entre l'éphémère et la durée

L'itinéraire qui fut celui de Lacourcière nous aide à mieux saisir l'un des premiers professeurs laïcs de la faculté des Lettres de l'Université Laval qui, au fil des aléas de la vie, a fréquenté la littérature et le folklore, André Gervais dirait la culture savante et la culture populaire. L'édition que ce dernier a préparé, soit de réunir des *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, ne regroupe en fait que quelques-uns des textes que Lacourcière a publiés dans des revues plus particulièrement ou à la suite de colloques savants. Les textes concernant la littérature orale (folklore) sont inspirés par la méthodologie de George Doncieux, auteur du *Romancéro populaire de la France* qui inspira aussi Marius Barbeau, auteur du *Romancéro du Canada*. Outre ces deux influences, les professeurs et folkloristes étatsuniens évoqués plus haut marquent la méthodologie du folkloriste Lacourcière, une méthodologie originale qui consiste à identifier et à relever les sources orales par des enquêtes et d'autres travaux antérieurs de cueillette, d'en établir des variantes et de comparer ce folklore recueilli en Amérique aux diverses versions européennes dont les versions d'ici sont issues. Les lecteurs profanes pourront se faire une idée de la démarche de Lacourcière en lisant par exemple le texte du livre posthume sur « Les Écoliers de Pontoise », le folkloriste y travaillant à partir de six versions canadiennes : « J'avais sous les yeux six versions des "Écoliers de Pontoise" dont aucune ne pouvait satisfaire une lecture critique. Une brève description de chacune d'elles fera mieux comprendre de quelle façon j'ai fixé mon choix, de même qu'elle nous aidera à suivre des variantes dans leurs pérégrinations ». Et ainsi de suite, le travail sur la culture populaire devenant un travail universitaire savant autant par les sources que par l'érudition. Une érudition qui étonne souvent car Lacourcière ne lésine pas sur les détails.

Les lecteurs du présent Lacourcière établi par Gervais auront donc plaisir à parcourir des articles comme « Les Transformations d'une chanson folklorique : du "Moine tremblant au Rapide-Blanc" » rendu célèbre par Oscar Thiffault ou « Le Général de Flipe (Phips) » intéressant autant les amateurs du folklore que ceux de l'histoire. Concernant « Le Moine tremblant », par exemple, on est étonné de la minutie précautionneuse avec laquelle Lacourcière traite son sujet, surtout que des personnalités d'alors ont réagi de manière snobe, au nom du bon langage, à ce « Ah ! Ouigne in hin in » de la version de Thiffault qui les fait rougir de honte. (Il faut dire aussi que la bonne femme de la chanson leur paraît dévergondée !) Alors, pour illustrer que cette séquence itérative de la chanson n'a rien à voir avec le « joul » (le texte proposé par Gervais est celui, remanié pour l'ACFAS en octobre 1960, en pleine querelle des *Insolences du frère Untel*), Lacourcière y va d'une étude lexicologique savante qui recourt à un tas de dictionnaires et lexiques anciens attestant de l'existence du verbe heigner (geindre), hogner, hoigner... et faisant cela avec l'humour de pince-sans-rire qu'on lui connaît. De même, il en arrive à expliquer la dérive du mot « moine » devenu « rapide », s'attardant aussi sur la couleur des moines, le blanc, le gris, le noir, tout cela remontant aux appellations anciennes et populaires des communautés d'un moyen-âge fort religieux.

Est-il hasardeux de supposer que le travail sur des sources séculaires se répercute sur la perception relative du temps d'un homme comme Luc Lacourcière ? Comment expliquer, par exemple, que cet homme décédé à 79 ans et ayant amassé au cours de ses cueillettes et de sa carrière tant de documents, tant d'objets de la culture populaire ou artistique, n'ait pas fait son testament, favorisant ainsi après son départ la dilapidation de tout son exceptionnel patrimoine ? De même, sa fréquentation du folklore, ce souci du détail qui lui était déjà naturel, ne le prépare-t-il pas à une édition critique ?

Autre illustration de l'homme et du savant : son apport sur Émile Nelligan

Si les études sur le folklore logent dans la deuxième partie des *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, ce sont des textes sur Émile Nelligan et l'édition critique que fit Lacourcière de ses poésies qui composent la première moitié du volume. Quelques chapitres de cette partie peuvent être considérés comme des documents éclairant l'édition critique elle-même et la démarche de Lacourcière, pionnier d'une pareille édition des textes d'un auteur québécois. Ainsi en est-il du chapitre un qui donne une « Chronologie de l'édition des poèmes d'Émile Nelligan (1947-1952), avec quelques dates avant et après ». Cette chronologie fort détaillée, et supposant patience et

persévérance, nous met en rapport important avec l'éditeur Fides, notamment avec Clément Saint-Germain et le père Paul-Aimé Martin, fondateur de la récente maison d'édition et son premier directeur. Tout un autre chapitre, un peu répétitif, porte sur les « Dédicaces des *Poésies complètes 1896-1899* », Lacourcière ayant obtenu de Fides pas moins de cent exemplaires, par entente de gré à gré, dont il dédicace 89 exemplaires à des parents, des amis, des collègues. À cet égard, le fait que Lacourcière en ait gardé le verbatim – à une époque où la reprographie ne se fait que par carbone – témoigne assez de son esprit de sauvegarde auquel l'a habitué le folklore mais aussi son pendant naturel pour le petit détail.

André Gervais, faut-il le signaler, a abondamment annoté les divers chapitres au point que parfois les bas de page deviennent presque toute la page ! Cela nous permet de découvrir à quel travail d'enquête s'est livré Lacourcière qui recherche, à plus de cinquante ans de distance, les témoins vivants, peu nombreux, de l'École littéraire de Montréal et tous ceux, de la famille ou des amis du poète, qui peuvent encore éclairer l'œuvre à rétablir, si possible, selon le projet de Nelligan, Lacourcière ayant d'ailleurs trouvé dans les manuscrits un plan raturé du recueil qui se serait sans doute intitulé *Le Récital des anges*. Suivent quelques chapitres plutôt rocambolesques autour de ce que l'on a appelé « les Baboyades » (néologisme de Lacourcière) et qui illustrent assez la ténacité avec laquelle le critique ne voulait manquer de vérifier toutes les sources possibles que ce soit par correspondance, par téléphone ou par lettres (on s'écrivait beaucoup à l'époque). Sans entrer dans les détails, il s'agit ici de l'impossibilité pour lui de mettre la main sur une thèse de biobibliographie sur Nelligan, introuvable à la bibliothèque, que Marie-Antoinette Baboyant a soutenue à l'Université de Montréal. Malgré tous les moyens pris pour voir le texte, même en présence d'un témoin, Lacourcière n'y aura jamais accès. Tout cela, également la critique courte et un peu cavalière du livre de 1952 faite par le jésuite Paul-Émile Racicot, dans *Relations*, qui vient jeter une pierre dans la mer d'éloges que suscite la première édition critique d'un auteur québécois, fait ressortir la culture du milieu clérico-littéraire tissé serré des universitaires (le vice-recteur Alphonse-Marie Parent, Félix-Antoine Savard, les pères de Sainte-Croix) qui se portent, par la bande et les jeux d'influence, à la défense de Lacourcière. D'un chapitre à l'autre, le souci du professeur André Gervais apparaît comme ayant voulu illustrer la démarche méticuleuse de Lacourcière qui visait avant tout à fournir l'établissement du texte du poète Nelligan, cela d'autant plus que la première édition de 1903, établie par les soins de Louis Dantin et dont Lacourcière reconnaît « la sollicitude [...] pour l'œuvre », était à la fois partielle et éloignée dans le temps. Certes, comme presque tous les littéraires du Québec,

Lacourcière aimait le poète du « Vaisseau d'or », entretenant avec le destin du poète naufragé un rapport de la nostalgie du paradis perdu, que ce soit celui de l'enfance ou celui, plus collectif, de la Nouvelle-France. Sur ce dernier point de vue, c'est-à-dire la présence du pays dans l'œuvre de Nelligan qu'on a dit apatride, on peut relire notamment « Jardin d'antan » sur lequel j'ai fait, dans le tome 3 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, des rapprochements avec la quête du critique Gérard Bessette à propos du mot « gloire » de ce poème, un mot qu'il disait ne pouvoir expliquer.

Toute cette partie du livre nous rappelle que c'est plus particulièrement avec la découverte, en 1947, du pseudonyme Émile Kovar, dont le poème « Nuit d'été » et neuf autres trouvés dans *le Samedi*, hebdomadaire du dix-neuvième siècle, que Lacourcière en arrive à concevoir une édition critique de la poésie de Nelligan. Il y consacre plus de cinq ans. Sans revenir sur cette édition de 1952, dont le livre reproduit l'introduction, soulignons à tout le moins l'immense travail novateur de Lacourcière qui respecte l'édition Dantin de 107 poèmes, lui en ajoutant 56 nouveaux, regroupés sous les titres « Pièces retrouvées » et « Pièces posthumes ». Certains de ces poèmes ne figurant pas dans l'édition de 1903 viennent considérablement éclairer la vision du monde du poète. À côté de textes plus familiers et significatifs comme « Le Vaisseau d'or » ou « La Romance du vin », ou « Jardin d'antan » de l'édition 1903, s'ajoutent alors des poèmes majeurs tels « Rythmes du soir », remarquable par la musicalité, « Soirs hypocondriaques », qui reprend autrement « Confession nocturne », « La Vierge noire », illustrant la relation problématique du poète à la vie, « Un poète », qui témoigne du triste sort du poète d'alors (Leclerc chantera qu'être poète en 1901, « c'était comme être juif sous les nazis », « Nelligan »), ce thème reprenant autrement « La Romance du vin » de l'édition Dantin. Ceux qui ont dit que Nelligan était absent à son milieu devraient relire « Notre-Dame-des-Neiges » (édition Dantin), plein de Montréal et de Cacouna, ou « La Chanson de l'ouvrière » qui annonce « Les Demoiselles Céleste » de Clémence Desrochers. Mais à mon sens, le plus significatif de tous les poèmes posthumes, celui qui illustre le mieux l'époque et la désespérance du poète, c'est le « Prélude triste » qu'on peut fort bien imaginer comme introduisant *Le Récital des anges*, le prélude introduisant forcément le récital. Ce sonnet déclaratoire témoigne magnifiquement de la modernité de la versification de Nelligan, le poème devenant une impressionnante prose rythmée avec une chute qui annonce la fin tragique d'août 1999. Cette poésie décrit aussi, comme dans la « Romance du vin », une société qui n'entend rien à la poésie (Crémazie à Casgrain parlait d'une société d'épiciers), société à laquelle il finit par se soumettre « pour murmurer tout bas », dans ce monde-linceul, de 1899 à 1941.

En faisant l'édition critique de Nelligan, Lacourcière s'est référé comme pour son travail sur le folklore (Patrice Coirault) au modèle français, celui de Henri Mondor qui a préparé l'édition critique de Stéphane Mallarmé (*La Pléiade*, 1945). De la même manière, Lacourcière ajoutera à la fin des poésies de Nelligan des « Notes et variantes », un travail méticuleux et précis qui suppose beaucoup de recherche et de démarches, cette disposition n'entravant pas la lecture des poèmes et les notes finales bio-historiques permettant de mieux juger des transformations du texte. En ce sens, le professeur de Laval écrit à Gérard Bessette : « En ce moment je suis absorbé par le jeu complexe des variantes – auquel je me suis habitué dans l'étude de notre chanson folklorique » (25 juillet 1951). De même, Lacourcière ne veut pas commenter l'œuvre elle-même mais la laisser parler à condition qu'elle soit établie dans son texte exact. À Jean-Thomas Larochelle qui l'interviewe pour *Notre temps*, il précise : « [...] il me semblait *moins urgent de commenter les textes que de les établir* » (6 décembre 1952). En fait, Lacourcière n'est pas vraiment un critique de la poésie, même de celle de Nelligan. Nous pouvons le vérifier notamment par les deux textes ou communications universitaires par lesquels le professeur André Gervais termine la section sur Nelligan de ce « livre posthume ».

Le premier texte, « À la recherche de Nelligan », date de 1966 (Lacourcière a 56 ans) et souligne le vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète. On y apprend qu'on a sollicité qu'il intervienne à cette occasion et l'ensemble de sa communication revient sur son édition critique de 1952 en rappelant plus particulièrement un ensemble d'anecdotes sur des littéraires et des personnes ayant connu Nelligan (sources écrites, sources orales). Mais le conférencier, qui y va d'anecdotes en anecdotes, doit terminer son intervention ex abrupto en évoquant une rencontre avec Éva Nelligan, sœur « timide et ombrageuse » du poète, en présence du père Jean Corbeil, un neveu. La conclusion de la communication se lit ainsi : « Mais il faudrait, pour vous rappeler toutes les circonstances de cet entretien mémorable avec Éva Nelligan, l'occasion d'un autre anniversaire » ! Cette occasion advient treize ans plus tard à l'occasion du rappel du centenaire de la naissance de Nelligan à l'automne 1979. Cette fois-ci, le conférencier de soixante-neuf ans intervient un peu malgré lui, forcé qu'il est par son rôle dans l'édition critique de 1952 : il n'a pas de texte à remettre aux responsables de l'événement et a même demandé que son intervention ne soit pas enregistrée, détail intéressant qu'André Gervais tient de Nicole Bonsaint, archiviste du Centre de recherche en civilisation canadienne-française. C'est à partir de soixante pages manuscrites et numérotées, « avec, ici et là, des pages retravaillées avec la même pagination et des pages intercalées non paginées »,

qu'André Gervais procède à l'établissement du texte qui devient dans le livre de Lacourcière « Nouveaux regards sur Nelligan ».

Le presque septuagénaire puise alors dans son grand et vieux coffre où sont rangés des documents concernant Nelligan. Mais comme le colloque de 1979 auquel il est convié souligne aussi le centenaire de la mort d'Octave Crémazie, Lacourcière ouvre au préalable un autre coffre, celui-là réservé au poète mort en exil. Les notes commentées des deux coffres sont pour lui l'occasion de commenter finement les travaux d'Odette Condemine sur Crémazie et de Paul Wyczynski sur Nelligan. Pris dans le tourbillon des souvenirs, comme Philippe Aubert de Gaspé de jadis voulant ne pas perdre des choses d'un autre temps, il avoue pour ces deux éminents chercheurs qui lui ont un peu forcé la main en l'invitant : « Lorsqu'on se met à fouiller dans un coffre et à étendre autour de soi les choses qu'on y avait enfouies depuis longtemps, on est porté à s'attarder un peu à ses souvenirs vieillots [...] » À propos de tels souvenirs, en fait des documents supportant sa mémoire, il ajoute : « j'ai encore repéré ceux-ci que je ne me résous pas à taire ». Ce qui lui permet, comme pendant les si nombreuses soutenances de thèses auxquelles il participait, d'ajouter à sa manière au travail savant des deux collègues de l'Université d'Ottawa. Faute d'avoir pu écrire lui-même sur l'œuvre de ces deux auteurs à partir du texte établi – dont notamment par lui pour Nelligan –, Lacourcière y va de nombreuses et précieuses informations puisqu'il affirme en conclusion de son intervention que « L'exploration de Nelligan est loin d'être achevée ».

* * *

Le livre *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire* édité par Fides, avec qui Lacourcière avait partie liée, est l'occasion d'un rappel d'une carrière prolifique. À double titre, celui du folklore et celui de l'édition critique, le professeur Luc Lacourcière a été un initiateur au Québec. Le présentateur de cet ouvrage, le professeur André Gervais, a relevé en annexe IV les très nombreuses éditions critiques qui ont fait suite à celle de l'œuvre du poète Nelligan en 1952. Sans être un critique littéraire prolifique, loin de là, Lacourcière a révolutionné notre milieu littéraire en insistant sur le texte lui-même, de l'écriture à l'édition et à la réédition. Par ailleurs, on connaît l'immense influence qu'ont exercée les Archives de folklore de l'Université Laval dont Lacourcière fut longtemps l'âme. Ce livre préparé par les soins minutieux d'André Gervais, qui par certains aspects rejoint l'érudition du maître, est donc une belle occasion de rappeler le mérite de l'universitaire beauceron qui, de Beaumont, exerça un rayonnement intellectuel fécond. Il

faut savoir gré à André Gervais de nous avoir rafraîchi la mémoire en remettant au jour une œuvre qui continue d'être actuelle. L'inachèvement du travail universitaire de Lacourcière qu'évoque Gervais en introduisant le livre est tel que ce grand professeur, au parler chantonnant quasi murmuré, continue de commenter nos travaux par delà le temps qui, sur lui, ne s'arrête pas !